



Sur la mer

Comité régional de la FANE de Clare

Coordination du recueil

Joëlle Désy, coordonnatrice de l'éducation des adultes
Communauté acadienne
Ministère de l'Éducation et de la Culture

Photographies

Collection Harold Robicheau

Agente de projet

Marie-Adèle Deveau

© Droits d'auteur, 1997

Le Comité régional de la FANE de Clare
C.P. 167, R.R. #1
Saulnierville, Nouvelle-Écosse
BOW 2Z0
Tél.: (902) 769-0955

Page couverture

L'Anse des Blanc, Saint-Bernard. Lieu d'arrivée des premiers Acadiens en Clare en 1768, Joseph Dugas et Marie Robichaud. À l'avant-plan, doris qu'utilisaient les pêcheurs vers les années 1940 et 1950. À l'arrière-plan, l'Église de St-Bernard.

Table des matières

[Dédicace](#)

[Remerciements](#)

[Introduction](#)

[La pêche aux pétoncles : par Edouard Melanson de Meteghan](#)

[Il faut le vouloir par Ted Comeau](#)

[Les boeufs pour lancer les bateaux : par Raymond Comeau de la Rivière-aux-Saumons](#)

[La grève des coupeuses de harengs : par Rose-Marie Saulnier](#)

[Le beau rocher bleu : par Raymond F. Comeau de St-Alphonse](#)

[En 76, le 2février, l'ouragan en Clare : par Eddie Doucet du Bas-de-la-Rivière](#)

[La pêche nous faisait vivre par Yvonne Robichaud](#)

[Le morse empaillé par Stanis Comeau](#)

[Les cinquante messes par Stanis Comeau](#)

[Les superstitions par Roy Muise](#)

[La levée du goémon par : Thomas Robichaud \(Tommy à Delbé\)](#)

[La marache de l'Anse-des-Blanc par Ted Comeau](#)

[La belle Baie Sainte-Marie, mère de l'Acadie par : Raymond E Comeau de St-Alphonse](#)

[La factorie à George par : Eddie Doucet](#)

[L'ouragan par : Eddie Doucet](#)

[Noyade...deux jeunes par : Eddie Doucet](#)

[Tout a changé dans la pêche pour le mieux par : Raymond Comeau de la Rivière-aux-Saumons](#)

[Le feu sur la mer par : Edouard Melanson](#)

[Noyade par : Edouard Melanson](#)

[La peur par : Edouard Melanson](#)

[Cuisinier sur la mer par : Edouard Melanson](#)

[La pêche dans ce temps-là par Stanis Corneau](#)

[Sur la mer par Blanche Corneau de La Butte.](#)

Dédicace

Ce livre est respectueusement dédié aux pêcheurs et aux travailleuses et travailleurs d'usines de poissons de Clare.

Remerciements

Le Comité régional de la FANE de Clare tient à remercier le Secrétariat national à l'alphabétisation pour son appui financier et la Section de l'éducation des adultes du ministère de l'Éducation et de la Culture sans lesquels ce livre n'aurait pu être réalisé.

Le Comité désire également remercier les participants et les participantes au projet qui ont bien voulu partager leurs connaissances et leurs expériences au sujet de la mer. Le Comité les félicite pour leurs efforts et les encourage à continuer à écrire ces souvenirs, partie intégrante de leur patrimoine.

Introduction

Les participantes et les participants à ce projet ont voulu mettre par écrit des récits de leurs expériences vécues en mer. Il va sans dire que les gens de Clare ont été fortement influencés par l'industrie de la pêche. Aujourd'hui, ils se demandent où s'en va cette industrie et leur façon traditionnelle de vivre. L'inquiétude les fait réfléchir et de la réflexion naissent les souvenirs. Pour plusieurs, c'est une vie entière qui refait surface et qui perce la brume de leurs rêves, les hante de ses vents, de ses torrents de durs labeurs et de ses dangers en mer.

Ce sont ces souvenirs que les participantes et les participants ont voulu préserver dans ces écrits. Le vécu et les expériences de ces écrivains enrichissent notre culture. Il est important de les conserver. Et, ils n'ont que touché la surface des volumes qu'ils pourraient écrire. Il y en a encore des bords à raconter. On va tendre les filets, aiguïser les crayons et attendre la marée haute.

Marie-Adèle Deveau, formatrice
La Butte, mai 1997

La pêche aux pétoncles

Edouard Melanson, Meteghan

Il y a maintenant 37 ou 38 ans que je fais la pêche aux pétoncles. C'est ma vie. Il faut bien travailler à quelque chose.

Les pétoncles se trouvent au fond de la mer, à une profondeur de 40 à 50 brasses d'eau. Quand on pêche, une drague est jetée à l'eau et le bateau la tire pendant environ trente minutes. Il y a trente pieds de câble sur le treuil. Une fois le travail terminé, la drague est hissée dans le bateau par le treuil puis est dévidée sur le pont du bateau.

Il en sort des roches, des coquilles et toutes sortes de débris mêlés aux pétoncles. Quelquefois la drague est remplie de morceaux de bois et de restes de vieux bateaux. Ça peut être dangereux car on ne sait jamais ce que l'on va remonter. Une fois, au large de New York, notre drague a remonté une bombe. Nous avons averti la garde côtière qui est venue la ramasser.

Les hommes à bord du bateau sont là pour ouvrir les pétoncles et les enlever de leur coquille. Ils utilisent un couteau spécial. Les pétoncles sont lavés et mis dans des sacs d'une trentaine de livres. Les sacs sont placés dans la cale sur la glace. La glace les garde fraîches jusqu'à l'arrivée au port.

Si rien ne m'arrive, je retournerai à la pêche encore cette année. J'ai toujours aimé la mer. Même quand je travaillais toute la journée à l'usine de poissons, je retournais le soir à la pêche à la morue en bachot. Je ne ramais pas très loin, juste vers la cloche de Meteghan, en dehors du quai.

Un bon dimanche, on a presque chaviré, proche du quai. Il y avait du poisson, c'était difficile à croire. Il faisait très beau, la mer luisait comme un miroir. Et on pêchait, et ça mordait! On jetait les poissons à bord du bachot, un après l'autre ... des morues, des églefins. Le bachot était tellement plein que le rebord du bateau ne flottait qu'à deux pouces de l'eau. Il était temps d'arrêter. Si on avait continué, on aurait coulé

Tous les soirs, tous les soirs, on était à la pêche. Et tous les dimanches. Oui, j'ai toujours, toujours aimé la mer. On dirait que c'est comme une maladie. J'ai tout le temps dit ça moi, que ça te vient comme une coutume, comme un poison qui te rentre dans le sang et qui t'attire là, à la mer.

Depuis que je pêche, je n'ai jamais eu l'idée de faire autre chose. J'ai essayé les vieux moulins à bois, mais j'ai abandonné cela pour retourner à la pêche. J'ai encore une autre année et après il faudra que je donne ma place à un jeune. Ça me chagrine. J'y pense tout le temps.

Drague : filet de pêche en forme de poche dont la partie inférieure racle le fond de la mer.

Dévider : vider

Cloche : bouée

Bachot: petit bateau de peu de valeur, chaloupe.



Un "scallopeux", un bateau à pétoncles au quai de La Butte, vers 1957. On aperçoit les bateaux de sauvetage.

Il faut le vouloir

par Ted Comeau

Quand j'avais quinze ans, mon père est mort. Comme nous étions une grande famille, j'ai dû quitter l'école pour aller travailler. J'ai dû abandonner mon rêve de devenir instructeur d'éducation physique.

J'ai passé environ 22 ans dans des usines de poissons. Très jeune, je suis devenu contremaître dans les usines. C'était gênant pour moi de dire quoi faire et de donner des ordres à des personnes plus âgées et avec plus d'expérience que moi.

Je ne travaille plus dans les usines maintenant. Une des raisons est que le gouvernement m'a donné la chance de reprendre mes études. Actuellement, je suis en train de finir ma douzième année au Collège de l'Acadie. À l'âge de quarante ans, je vise une autre profession, soit l'aquaculture. Ce travail m'intéresse et je pense pouvoir poursuivre une carrière dans ce domaine.

L'aquaculture sera importante dans le futur parce que les stocks naturels de pétoncles, de moules et de fruits de mer en général disparaissent ou diminuent de jour en jour. L'aquaculture me permettrait d'embarquer dans mon bateau et de voguer sur les flots en toute liberté. Quelle belle manière de faire sa vie!

J'aime voir les choses grandir, que ce soient des mollusques ou des grainages. Dans mon jardin, je plante il des patates, des légumes, des choses qui rapportent, pas des tulipes et d'autres fleurs qui n'attirent que des insectes...

En Clare, le travail relié à la pêche a beaucoup diminué. Mais, je crois que la pêche peut survivre. Il faut cependant que le pêcheur réalise qu'il ne peut pas tout avoir. Le pêcheur est gâté et il est une des causes de la destruction de la pêche. Ces mots me viennent à l'esprit : gourmandise, jalousie. Sans aller en détails, j'ai vu des choses...

C'est vrai, l'industrie de la pêche a changé. Il y a 20 ans en Clare, il y avait assez de bateaux et de poissons pour occuper huit usines ou plus, six mois par année. De grandes quantités de poissons ont péri dans ce temps-là car il n'y avait pas assez d'usines pour tout apprêter. Le surplus devenait du goret, des déchets pour faire de l'engrais ou encore de la nourriture pour les foutreaux.

Aujourd'hui, des bateaux viennent de la Russie pour acheter les harengs, et ça me fâche! Le pêcheur qui vend le poisson aux Russes obtient un meilleur prix, mais nous voyons notre ouvrage s'en aller. Ces harengs pourraient être apprêtés en Clare et ensuite être vendus à la Russie. La préparation du hareng dans les usines représenterait du travail pour 200 à 300 personnes pendant environ deux mois.

Maintenant que la pêche est moins bonne, on se demande comment relever l'économie. À mon avis, trop peu de clients du programme de Stratégie du poisson de fond de l'Atlantique (SPFA) ou TAGS profitent de l'aide du programme pour étudier ou pour essayer de se trouver un autre emploi. L'économie se relèverait si les pêcheurs faisaient la pêche du mois de mai au mois de novembre seulement. Cela permettrait aux stocks de se refaire. Il y aurait moins de coûtanges pour les usines et pour les propriétaires de bateaux. Alors, il y aurait une meilleure économie pour tous.

Comment se préparer à d'autres emplois ? Cela va être difficile parce que la plupart des emplois sont basés sur la pêche. Les personnes en Clare devraient y penser plus sérieusement. Pour ma part, en tant qu'Acadien, je pense que je suis solide et que j'ai ce qui est nécessaire pour poursuivre mes démarches vers un nouvel emploi. Mais, il faut le vouloir.

Grainages :	graines
Goret :	déchets de poissons
Foutreau:	vison
Coûtanges :	dépenses

Les boeufs pour lancer les bateaux

par Raymond Comeau de la Rivière-aux-Saumons

Mon nom est Raymond à Ambroise à Joe à Gloire des Grosses Coques. Ma mère était Lucie à Moïse à 'Colas du chemin des Marc d'en arrière de Comeauville. Mon père est mort de la grippe dans le temps de la 1^{ere} guerre. C'est pourquoi ma mère nous avait placés mon frère, ma soeur et moi chez mon grand-père dans le chemin des Marc. Elle était partie en Amérique pour gagner sa vie comme servante.

Maintenant, j'aimerais vous raconter comment les pêcheurs avaient coutume de lancer leurs bateaux pendant l'hiver. je connais bien ceci car j'étais moi-même un toucheux de boeufs pour ces lancines. J'avais 15 ans, en ce temps-là, et je touchais la paire de boeufs à P'tit Luc à Marc à Enselme.

Tous les matins d'hiver quand il faisait beau, je devais mettre à la mer une dizaine de bateaux. Il fallait que les boeufs tirent les bateaux dans l'eau pour leur permettre de flotter. Les boeufs étaient placés en avant du bateau pour tirer une chaîne attachée au "u". Une fois le bateau à flot, un des pêcheurs dans le bateau s'allongeait et décrochait la chaîne. Je disais : "Back Gee!" et les boeufs s'en revenaient au bord. Je les raccrochais à un autre bateau et je faisais la même chose jusqu'à ce que tous les bateaux soient à l'eau.

Moi-même je n'avais pas besoin d'aller à l'eau. Les boeufs m'écoutaient et je n'avais pas de bride, seulement un fouet qui faisait un claquement sec dans l'air calme du matin. Les boeufs suivaient ce signal.

Quand tous les bateaux étaient sortis au large, je rentrais les boeufs à la grange. Pour les sécher, je les écardais avec une brosse en acier et une autre brosse de poils d'animal pour enlever les débris de la mer et le salange.

On attendait le retour des pêcheurs. Dans l'après-midi, les bateaux s'approchaient lentement du village, l'un après l'autre, avec leurs prises de homards. Une fois déchargés, j'allais avec les boeufs tirer les bateaux au sec.

Pour empêcher la friction du bateau sur le sable, je mettais des bois ronds en travers à tous les trois ou quatre pieds. De cette façon, c'était moins de travail pour les boeufs. Une fois sur les roches, il y avait moins de résistance et les bateaux avançaient mieux. Quand tous les bateaux étaient montés, je revenais avec une charrette pour ramasser les bois ronds. Ensuite, je retournais à la grange et je dételais les boeufs. Je les écardais de nouveau et leur donnais du foin, de la baillarge et de l'eau pour la nuit.

Aceteure que j'y pense, c'était cruel de mettre les boeufs dans l'eau froide de la mer. L'eau leur passait par dessus l'échine. Ils se levaient la tête pour que l'eau n'entre pas dans leur gueule. On voyait des yeux sur le faite des vagues, quatre gros yeux qui regardaient vers le ciel. C'était de beaux boeufs gras, rougeâtres avec la face blanche. Je ne crois pas qu'on aurait le droit de faire cela aceteure.

Ils guerzillaient en montant vers la grange, mais ils n'étaient jamais malades.

Autrefois, comme les quais étaient petits, on montait les bateaux au sec plutôt que de les amarrer. On n'avait pas les gros quais d'aujourd'hui. On ne prenait pas le risque d'amarrer au quai parce qu'en hiver la mer et le vent auraient endommagé les bateaux. Au printemps, on pouvait amarrer au quai car les tempêtes et les vents étaient moins forts.

J'ai fait ce travail pendant trois ou quatre ans. J'étais payé 50¢ par jour. Après ça, j'ai braqué à faire la pêche avec Léo à P'tit Luc. Mais, je pense souvent aux boeufs et aux lancines d'autrefois.

Toucheux :	Personne qui conduit les boeufs au moyen d'un aiguillon (long bâton muni d'une pointe de fer servant à piquer les boeufs). Pascal Poirier, Le Glossaire acadien. En Clare, on utilisait plutôt un fouet.
Lancine :	lancement de bateau à l'eau
joug :	pièce de bois qu'on met sur la tête des boeufs pour les atteler
Écarder :	du verbe carder, peigner, démêler
Salange :	eau salée de la mer
Baillarge :	orge; les Acadiens ont apporté ce mot de la France où il était d'un usage presque universel autrefois. On l'entend encore dans divers départements de la République, notamment dans ceux du Midi et de l'Ouest. Paiscal Poirier, Le Glossaire acadien,
Aceteure :	abréviation pour à cette heure
Faîte :	dessus
Guerziller	trembler, frémir
Barquer :	Commencer



Des bateaux de pêche et des bournes à homard au Cap Sainte-Marie

La grève des coupeuses à harengs

par Rose-Marie Saulnier

C'était une journée de travail comme toutes les autres à l'usine de poissons de Saulnierville. L'heure du midi se déroulait comme d'habitude. Toutes les coupeuses de harengs étaient assises en haut dans l'usine où elles prenaient leur dîner. Environ une soixantaine de femmes jasaient ensemble.

Leur discours cependant était un peu différent des autres jours. Une des femmes avait été se promener à Pubnico la semaine d'avant et avait découvert que les employées de l'usine de Pubnico étaient payées 25c de plus que les employées de Saulnierville, pour le même travail et pour la même compagnie.

Quelques femmes étaient au courant, mais plusieurs autres travailleuses ne le savaient pas. Le mot commença à se répandre à l'heure du midi. Il leur semblait que cette situation n'était pas juste. Elles se demandaient pourquoi cette différence dans les gages puisqu'elles faisaient le même travail.

Les coupeuses de harengs décidèrent donc d'aller en grève pour obtenir une augmentation de 25c de plus l'heure. Elles n'en avaient pas parlé au patron et décidèrent de passer à l'action tout de suite.

Quand à 13 heures le sifflet sonna, le signal pour se remettre au travail, toutes les femmes restèrent assises sur leur banc. On aurait pu croire que certaines voulaient se lever et commencer à couper le poisson, mais personne ne grouilla.

Le patron monta voir ce qui se passait. Les femmes lui annoncèrent, qu'elles étaient en grève pour une augmentation de salaire et qu'elles refusaient de travailler tant que leur demande ne serait pas satisfaite.

Quel choc pour le patron ! Voyez-vous, des grèves en Clare,, c'était une chose assez rare. Que faire de cette bande de femmes qui refusaient de travailler ? C'était assez sérieux car si les femmes n'apprêtaient pas le poisson, celui-ci serait transformé en engrais. Le patron ne pouvait pas laisser les harengs pourrir dans les dalles. Impossible de trouver d'autres travailleuses dans un si bref délai. Quelques hommes étaient montés avec les femmes pour les soutenir. Ils ne pouvaient pas travailler de toute façon puisque les coupeuses contrôlaient le reste de l'opération. Si les femmes ne coupaient pas, les autres ne pouvaient pas empaqueter. Les femmes avaient donc le dessus.

Le petit patron téléphona au gros patron qui vint aussitôt pour voir ce qui se passait. Il arriva un peu après 13 heures. Les femmes étaient toujours assises en train de jaser calmement. Elles lui dirent ce qu'elles voulaient. Sans hésiter, le patron leur accorda leur augmentation. Ce fut sans doute la grève la plus courte de l'histoire de Clare.

La grève ne dura que 30 minutes mais elle avait eu des répercussions favorables pour la majorité des employées de cette usine.

Quand j'y pense, c'était pas mal brave de la part de ces femmes de se mettre en grève. Ici comme ailleurs, les femmes n'étaient pas trop habituées à brouiller l'eau, surtout l'eau de la mer car celle-ci leur assurait leur revenu de tous les jours. Mais, elles étaient fières de cette victoire. Même si les hommes n'en parlaient pas trop, ils étaient contents des résultats. Ils étaient surpris de voir que les coupeuses de harengs avaient commencé une grève et reçu leur demande aussi rapidement.

Dalles : dalot. Conduite pour l'eau, faite d'une pièce de bois creusée ou de deux planches clouées à angle droit, sur la longueur.

Surpassés : étonnés

Le beau rocher bleu

par Raymond E Comeau de St-Alphonse

Dans un petit village
Sur la Baie Ste-Marie,
Comme l'air est bien pur,
On sommeille bien la nuit,

Mais le beau rocher bleu,
Lécho de son cri
Ramène le message
À son peuple de l'Acadie.

Elle embrasse son beau rocher,
Dans son bel habit bleu
Bordé en blanc
Touchant sa falaise.

Son visage comme un miroir,
Notre image dans son coeur,
C'est une joie sur la Baie,
Dans les bras d'une mère.

On découvre les belles plages,
C'est une joie dans la vie,
Sur la route la plus longue,
Est notre peuple de l'Acadie.

Effrayée par les tempêtes
Et les grands vents,
Elle se fâche et elle pleure.
Son visage devient blanc.

Une brume nous entoure
Certains jours de notre vie.
Elle nous aide à comprendre
Les douleurs dans cette vie.

En 76, le 2 février, l'ouragan en Clare.

Chanson écrite et chantée par Eddie Doucet,
Bas-de-la-Rivière.

Imagine voir se lever un matonne
Une journée sombre, un temps ordinaire.
Un p'tit vent d'ouest qui montait la Baie,
En '76, le 2 février.

Vers un quart de onze j'rentris au logis,
Y ventait melman fort.
La maison commencit à tordre
J'crois qu'c'arrachait les clabordes.

Y ventait de plus en plus fort,
Les âbes plaviont comme des branches à bournes.
Ma cabane de fer prit par en l'air
J'mis ma hachette pi j'sortis d'hors.

Refrain :
Le vent hurlait, la mer se lamentait
Le village shakait pis on se demandait
Ça va ti passer ou nous emporter ?
En '76, le 2 février.

La car shakait en allant au tchai
Le vent grondait pi la mer montait.
Les berbis blanches étiont malines
J'regardis au large, pi ça m'apeurait.

J'pouvais pas croire la hauteur d'la mer,
Les roches grousses comme moi
Rouliont dans l'chemonne
J'débarquis d'la car, la falaise déminait
fregardis au large, on woyait pu le tchai

La mer s'en v'nait plus haute que la terre,
Les bottes flottiont, les câbles snappiont.
La facterie s'défaisait, la light déboulait,
Et pis jme demandais où c'que j'sont partis ?

Deux heures plus tard, la mer perdi
Le vent changit, pi s'referdit
Le Bas-de-la-Rivière était tout défait,
C'était une tempête qu'on r'woira jamais.

Woir:	voir
Matonne:	matin
Quart de onze:	onze heures moins le quart
Melman :	très
Clabordes:	anglais clapboards : bardeaux
Âbes :	arbres
Playiont:	pliaient, courbaient
Bournes:	trappes à homard
Hachette:	manteau, veste
Shakait:	anglais to shake : tremblait
Car :	anglais : auto
Tchai:	quai
Berbis blanches:	vagues blanches
Grousses:	grosses
Echemonne:	le chemin
Déminer:	miner, creuser, attaquer la base de quelque chose, dans ce cas les falaises
Bottes:	bateaux
Snappiont:	anglais to snap, to break : cassaient
Facterie:	anglais factory : l'usine
Light:	anglais : phare
Perdit:	se calma
Changit :	changea
Referdit:	se refroidit



Eddie Doucet (Fish Box Eddie) vers 1952

La pêche nous faisait vivre

par Yvonne Robichaud

Je me trouve chanceuse d'avoir pu travailler dans les usines à poissons, dans le temps où l'argent était rare et les conditions de travail étaient bonnes. Nous, les femmes, étions assurées d'une paie à chaque semaine et la paie était bien mieux que celle du travail alternatif de servante dans les maisons privées.

Notre maman est morte lorsque nous étions de jeunes enfants et quand une des filles était assez vieille pour s'occuper du ménage, l'autre allait travailler. Moi, j'avais 15 ans lorsque j'ai pris le ménage et peu après, j'ai commencé à travailler à l'usine

Mon premier travail m'amena dans les harengs boucanés. Nous les arrumions en enlevant le gros os sur l'échine puis la peau. Ensuite, nous les empaquetions dans des boîtes de cinq livres, des boîtes en bois ou en papier. Lorsque nous apprêtions les harengs frais, nous les mettions dans un panier et nous étions payés par panier. Donc, le plus de paniers, le plus de gages. Il y a tellement longtemps de cela que je ne me souviens plus du montant par panier.

J'ai également travaillé dans les pétoncles pendant cinq ans chez Comeau Sea Foods. Parfois, nous ne commencions pas à travailler avant midi, car nous dépendions de l'heure d'arrivée des bateaux. Même s'ils arrivaient le matin, ça allait virer jusqu'au midi avant que toute la cargaison soit déchargée.

Parfois, nous travaillions le soir pour finir d'apprêter tous les pétoncles. Les pétoncles arrivaient dans de gros sacs que les hommes vidaient sur une longue table et nous, les femmes, on les triait. Nous enlevions les petits morceaux et les petites roches et lavions les pétoncles à l'eau froide. Les mains nous gelaient même si nous portions des gants de caoutchouc ! Une fois les pétoncles triés, nous les placions dans de petits bassins pour être pesés et mis dans des sacs de plastique d'une ou de cinq livres. Les plus gros pétoncles étaient mis de côté pour l'emballage spécial.

Mon travail chez St. Mary's Bay Fisheries à Meteghan, pendant les dix dernières années consistait à nettoyer et à emballer le poisson coupé, surtout la morue, le flétan et la plaise. Ainsi, nous les mettions sur une planche transparente et une lumière située en dessous nous permettait de trouver les vers et de les enlever avec un couteau. Avec la plaise, il fallait enlever la tripaille.

Et puis, il y avait la fameuse saison des oeufs de harengs, ou la rave, où plusieurs faisaient leur petite fortune. Les étudiants cessaient même d'étudier pour faire les harengs. Les harengs arrivaient sur la dalle comme une chute de démentés... La première personne à la dalle avait le meilleur choix de poissons et sa boîte d'oeufs se remplissait rapidement.

Cependant, cette personne ne restait pas toujours à cette place de choix, une rotation devait s'effectuer pour donner une chance égale à tous. "Poussez les harengs ! Poussez les harengs !" criait la femme au bout de la ligne. Les travailleurs d'expérience pouvaient même identifier le sexe des harengs, donc lesquels contenaient des oeufs. Mais, il y avait des oeufs de piètre qualité que nous devions jeter dans les dalles de déchets. Parfois, nous pouvions ouvrir plusieurs poissons avant d'en trouver un contenant de beaux oeufs rose-orange, des oeufs de qualité. Les acheteurs japonais connaissaient bien la qualité de ce caviar de la Baie Sainte-Marie.

Les travailleurs pouvaient acheter du poisson directement de l'usine. Nous avions un rabais de dix cents la livre. Moi, j'en rapportais au logis quand il était frais, surtout l'aiglefin et la plaise. De l'aiglefin saupoudré de farine et fricassé dans la poêlonne, c'est délicieux !

Le travail n'était pas facile car nous travaillions souvent debout sur une place de ciment. J'avais souvent mal au dos et c'était toujours humide. Nous ne pouvions pas trop jaser entre nous parce que les patrons nous surveillaient et les moteurs des machines faisaient du bruit. Nous n'écoutions pas de musique pour les mêmes raisons. Quand j'arrivais du travail, j'étais fatiguée, mais après une heure au logis, j'étais reposée et j'avais repris mes forces. Ça ne me déplaisait pas de retourner le lendemain. Mais les choses changent... La pêche n'est plus comme autrefois. Les usines sont fermées et il n'y a pas beaucoup de travail. C'est pourquoi il y a tant de gens qui s'en vont ailleurs. La pêche était une bonne chose pour les femmes; on pouvait faire de l'argent. Ça nous faisait vivre !

Allait virer :	allait
Plaise :	plie
Tripaille :	intestins
Démentés :	fous
Fricasser :	sauter dans le poêlon
Place :	plancher. Il faut aussi noter qu'à la Baie Ste Marie, le plafond s'appelle le plancher



Le quai à la pointe-de-l'Église, un bateau a homard et un seineux. À l'arrière-plan, l'Église Sainte-Marie vers 1951

Le morse empaillé

par Stanis Comeau

Par une belle journée, un walrus ou un morse, s'était égaré proche de la côte à l'Anse à l'Ours. Les pêcheurs d'à l'entour ne savaient pas quoi penser de cette bête avec deux cornes sortant de sa gueule. Certains vieux avaient même peur de ce poisson. Ils en parlaient avec appréhension. Après tout, c'était un poisson d'eau froide.

Mais, qu'est-ce que ce morse faisait ici, à espionner sur nos côtes ?

Joe à Placide se décida d'aller le chercher. Il le tua et le transporta chez lui. Comme il y avait un homme dans les alentours qui empaillait des animaux et les montait sur un socle en bois, il décida de faire empailler le morse.

Joe à Placide avait tué l'animal, mais il l'avait baillé à Nicolas pour une bouteille ou deux de bière. Nicolas se mit à apporter le morse à des expositions où il y avait des foules de gens. Il voulait se faire de l'argent. Ça coûtait 10 sous pour admirer l'animal. Les gens d'à l'entour allaient le voir par curiosité.

Plus tard, Marie Mae, une femme originaire du village, acheta le morse de Nicolas et l'apporta à Montréal où elle demeurait. Elle aussi pensait pouvoir faire un peu d'argent aux expositions. Elle demandait 1\$ pour voir la bête.

Il y avait cependant des dépenses à considérer : on ne pouvait pas mettre cet animal dans une automobile. Pour chaque exposition, Marie Mae devait louer un camion pour transporter le morse de la maison à l'exposition. Elle allait aussi aux champs de courses où les spectateurs venaient voir la curiosité de l'Atlantique. Marie Mae ne ramassait que 50 ou 60 piastres par sortie, ce qui ne payait pas même la location du camion. Ceci mit fin à sa belle idée de devenir riche.

Par la suite, ses enfants se mirent à sauter sur le dos du morse. Le poil du pauvre animal se mit à tomber peu à peu. Un morse chauve, ce n'est pas trop attrayant. Son manteau avait perdu sa belle allure. Ce n'était plus le beau poisson de l'Anse à l'Ours. Il finit pas être jeté au dépotoir quelque part dans la banlieue de Montréal.

Plusieurs autres morses sont venus se soleiller sur la belle plage du Cap Sainte-Marie et des environs, mais heureusement les pêcheurs étaient moins portés à vouloir en tirer profit.

D'à l'entour:	forme vieillie d'alentour
Bailler:	donner
Soleiller:	se dorer au soleil

Les cinquante messes

par Stanis Comeau

Alphée à Sabonne, un pêcheur d'en bas de Meteghan, avait une accoutumance. Il aimait toujours être le premier bateau à revenir au quai après une sortie en mer.

L'histoire que je vais vous raconter se passait par une nuit de brume épaisse. Il ne ventait pas beaucoup, c'était calme. Alphée avait attrapé une trentaine de barils de harengs plus vite que les autres pêcheurs. Alors, il décollit pour le quai pour arriver le premier. Les autres pêcheurs se trouvaient encore en bas du plate de la Saumone, en dedans du whirlpool, le tourbillon.

Tout à coup, dans le noir, Alphée fessit le bout du rocher du Cap. Denis à William et Stanis à Willie étaient à bord avec Alphée. Ils ne pouvaient rien voir à cause de la brume. Le premier fronne fit BOW !! Le bateau se remplit d'eau et tous les harengs partirent à la mer.

Denis à William, un homme très religieux, épeuré pour sa vie s'écria : "Moi, je promets cinquante messes si on est sauvé!" Il attrapa le bout du câble de devant et sauta par dessus bord. Il ne savait pas cependant qu'il était sur le rocher, il se croyait toujours sur la mer. Il glissa et tomba de l'autre côté du rocher un peu désorienté. Il s'adonna à monter sur le goémon et là, il réalisa qu'il avait le pied ferme sur le rocher. Il avertit les autres qui se grimpèrent au câble et montèrent le rocher à quatre pattes.

Quand Alphée arriva sur le rocher, il s'écria avec entrain: "Eh, je l'ai ! je l'ai la Terre Sainte !!!" Il se pensait sur la grande terre mais il était encore sur le rocher. Dans la brume, il est difficile de dire où on se trouve. Et puis, il était trois heures du matin, on voyait à peine.

Finalement, de peines et de misères, les hommes se rendirent à terre. Le lendemain, Alphée, le capitaine, alla porter 50 piastres au Père Maximin LeBlanc pour payer les cinquante messes promises par Denis à William.

Accoutumance:	habitude
Décollit:	décolla
Fessit :	frappa
Fronne:	vague
S'adonna:	s'adonner, se trouver par hasard
Se grimperent:	s'agrippèrent

Les superstitions

par Roy Muisse

Les superstitions et les croyances jouent un rôle important sur la mer. C'est comme une religion.

J'ai déjà été en mer avec des pêcheurs du Menan ou Grand Manan. Ils sont religieux ceux-là ! Tous les bateaux de pêche possèdent une Bible. La Bible est placée en pleine vue sur un petit chevalet, un support construit spécialement pour ce livre. Quand les pêcheurs du Menan font construire un bateau, ils prévoient toujours un endroit pour la Bible.

Ces gars-là vont point à la pêche le dimanche. Ils ne quittent jamais le quai avant minuit le dimanche soir, pas une minute avant. Oui, ces hommes sont religieux comme le djâtre mais une fois arrivés à Meteghan, c'est une autre histoire. Ça c'est la pure franc vérité !

Parmi les superstitions auxquelles ils croient toujours il ne faut pas subbler à bord d'un bateau et faut quasiment point gadeller non plus. Blasphémer est un signe de mauvais augure, de malchance.

Un soir sur le Lady Noreen, il y a environ 27 ou 28 ans de cela, j'ai vu un gars de par-en-bas qui n'était pas content, tchèque affaire allait mal. Il prit son casque de sécurité et le snappi sur la porte de la cale. En tendant son poing et en regardant vers le ciel, il s'écria: "Come down Old Savior" (Descends dont Bon Dieu!)" Je vous dis bien que le Capitaine réagit vite. Il dit à celui qui avait juré: "Eh, j'sons assez icitte de crew (équipage). Si j'avons besoin de Lui, j'irons au tchai et je le jetterons. Eh ! J'jetterons qu'il dévale de lui-même Commande-le point de dévaler."

Je peux penser à d'autres superstitions, comme plusieurs marins ont peur si on met le couvert de la cale à l'envers sur le pont. Il semble que c'est pire que l'Antercri. Si on vire le panneau de la porte de l'écouille, le bateau ne sort pas ce soir-là. Il faut que le soleil se lève et se couche de nouveau avant que le bateau sorte du port pour contrer la malchance. Les marins pensent que le bateau va virer.

Une boîte de conserve de lait ouverte le haut en bas représente un autre signe de malchance. Il faut immédiatement la jeter par dessus bord ou bien il y aura des conséquences néfastes. On ne peut apporter du saucisson de Bologne à bord d'un bateau. Il y en a d'autres qui n'oseraient jamais apporter des sardines ou de la viande de cochon quand ils partent en mer.

Un marin, Tommy à Delbé, mettait du rameau béni dans son bateau. Selon lui, les rameaux bénis pouvaient te sauver la vie. Aceteure, les pêcheurs n'ont plus trop cette accoutumance, mais certains mettent une médaille bénite dans la cabine

Il faut respecter les croyances et les coutumes des pêcheurs.

Djâtre :	diable
Subbler:	siffler
Gadeller:	jurer
Tchèque:	quelque
Snappit:	lança
Icitte:	ici
Tchai:	quai
Jetterons:	attendrons
Dévaler :	descendre
L'Antercri:	l'Antéchrist
Virer :	chavirer, couler
Aceteure:	à cette heure, maintenant
Accoutumance :	habitude, coutume



Vers 1940, les bateaux de pêche au Cap Sainte-Marie

La levée, du goémont

par Thomas Robichaud (Tommy à Delbé) de Meteghan

Quand j'étais jeune, je levais du goémon avec mon père. On mettait le goémon dans les jardins et dans les champs pour engraisser la terre. Il n'y avait pas beaucoup d'engrais chimiques ou de guano dans ce temps-là ou bien il n'y avait pas d'argent pour en acheter.

On ramassait le goémon surtout l'hiver après un gros vent. L'été, il ne ventait pas assez fort pour l'apporter à terre. Après un gros vent, on allait en bas de la vieille école de Meteghan. Il y avait là, au bord de la côte, un galetas, une espèce de quai avec deux côtés en pente pour permettre aux boeufs de dévaler en charrette sur le rivage.

On chargeait le goémon avec des fourches dans le chartil de la charrette à bascule. Le goémon ressemblait à des câbles ou des branches avec de grandes feuilles sur les tiges. Les grands vents l'arrachait du fond de la mer et les vagues le transportait au bord.

Le gouvernement avait baillé aux fermiers un emplacement dans un champ près de la côte où ils pouvaient empiloter le goémon jusqu'à ce qu'ils soient parés à le hâler dans les champs.

Tout le monde se baillait l'air pour lever le goémon. C'était valable dans ce temps-là ! Mais, on ne pouvait pas lever avant qu'il fasse soleil. C'était la loi. Il y en avait qui aurait levé toute la nuit et le lendemain, il n'y en aurait pas eu assez pour tous.

Ça puait quand le goémon pourrissait dans les pilots. Un voyage de goémon frais donnait environ un quart de voyage un fois pourri. Les goélands et les corbeaux vivaient de ces piles de goémon en y mangeant les vers. Il paraît que c'est nourrissant...

L'hiver, les fermiers hâlaient le goémon au bois, près des jardins. Ils le hâlaient avec des bobs, une sorte de traîneau attelé à des boeufs. Au printemps, ils l'éparaient sur la terre avec des fourches. Cela demandait beaucoup d'efforts, mais cela faisait pousser les champs de foin pour les bêtes et cela donnait de la belle paille pour les paillasses. Les fermiers plantaient aussi de l'avoine et de la baillarge, en plus du jardin de légumes.

Quand on était toute la bande, au logis, nos six enfants et nous deux, je plantais un grand jardin avec du goémon comme engrais. Quand les enfants se sont mariés et sont partis du logis, j'ai arrêté de planter. Mais, je m'ennuyais de ce travail et j'ai recommencé. Une fois, j'ai planté des échalotes avec du goémon, elles ont poussé à près de deux pieds de hauteur. Elles étaient tellement hautes qu'elles déboulaient sur les rangs. Les échalotes d'un seul rang nous ont donné deux gallons et demi de petits oignons salés. Tout ça à cause du goémon !

J'ai aussi coupé du goémon de roche pour en faire de l'engrais. On allait couper à marée basse sur les barres avec un sarpéto, un couteau avec une lumelle en demi-cercle. Le "vrai" mot paraît-il est serpicot ou serpette, deux dérivés du mot serpe. Moi, j'ai toujours dit sarpéto. Le sarpéto sur le pavillon de la Russie représente le travail, le labeur. Et c'était un dur travail de se pencher et de couper du goémon pendant des heures. On tenait le goémon d'une main et on coupait avec l'autre. On garrochait sur des pilots pour ne pas avoir à charrier trop loin. On mettait le goémon à sécher, éparé sur des vieux chemins où il n'y avait pas trop de trafic. On le pressait en ballots comme du foin et on le vendait pour faire de la gélatine.

La mer nous fournit de bien bonnes choses quand on y pense. L'automne, on peut mettre du goémon sur les plants de fraises pour les engraisser et pour les abrier contre la gelée.

Je crois que je vais planter encore cette année et que je vais mettre du goémon pour engraisser la terre. Il semble que la coutume revienne. On avait de bonnes façons de faire les choses. C'est comme nos vieux mots, il y en avait des beaux. Je me souviens que ma grand-mère disait «le firmament». Moi, aceteure, je dis «dans l'air». Ce n'est pas aussi beau ou aussi poétique.

La pêche, la mer.. C'est un peu comme notre parler. Ça va, ça vient, ça roule, ça berce, ça change. Mais, je constate une nouvelle tendance : les jeunes s'inquiètent de l'état de la pêche et s'intéressent au vieux parler. Ils s'intéressent aux vieilles coutumes des pêcheurs d'autrefois, comme la levée du goémon. Il y a peut-être un arc-en-ciel à l'horizon.

Guano :	n.m. Engrais fabriqué avec des débris et des excréments d'oiseaux, de poissons, etc.
Galetas :	On pense que les pêcheurs ont adopté et transformé ce mot lui donnant comme signification un mur pour arrêter la mer de monter tout en fournissant un moyen de descendre à la mer.
Dévaler :	descendre. Quoiqu'il soit admis à l'Académie française, ce mot a vieilli et n'est presque plus employé dans la littérature; à sa place on dit descendre. En Acadie, il est en pleine floraison. Nous dévalons un escalier, nous dévalons à la cave. (Pascal Poirier, Le glossaire acadien)
Chartil :	(prononcé charti). Corps d'une charrette, comprenant les ridelles et les échelons.
Bailler :	donner
Empiloter :	mettre en piles ou en pilots
Paré :	prêt
Hâler :	tirer, charroyer. Un terme maritime devenu un terme terrestre
Se baillait l'air :	se hâtait
Pilot :	n.m. Une pile, un tas. Un pilot de bois cordé, un pilot de fumier.
Eparer :	étendre
Baillarge :	orge. Les Acadiens n'ont pas créé ce mot; ils l'ont apporté de France où il était d'un usage presque universel autrefois.
Lumelle :	lame de couteau, lurnelle et lamelle sont le diminutif de lame. (R Poirier)
Pavillon :	drapeau
Garrocher :	lancer, tirer
Charrier :	transporter à la main
Abrier :	couvrir. Ce verbe conserve en Acadie (et au Canada) le sens qu'il a eu en France jusqu'au commencement du XVIIe siècle. À toutes les périodes de l'ancienne langue, on trouve ce mot avec la signification de se couvrir pour se protéger du froid, de la pluie, de la neige. (R Poirier)
Aceteure :	à cette heure, maintenant

La marache de l'Anse-des-Blanc

par Ted Comeau

J'ai lu dans une vieille gazette de 1956 qu'une marache était venue se prendre dans un nijâgan à l'Anse-des-Blanc, en bas de St-Bernard. Un nijâgan c'est comme un enclos fait de piquets, plantés dans le sable en forme de cercle ou de coeur. Une seine est attachée à l'intérieur des piquets. L'enclos est construit pour que les poissons qui rentrent ne puissent en ressortir.

Les pêcheurs furent pas mal surpris, en allant voir à leurs seines, d'y trouver cet énorme poisson. Une marache est un requin en français standard. Pascal Poirier, qui a rédigé le fameux Glossaire acadien, dit qu'il s'agit d'un mot basque, d'une région commune à la France et à l'Espagne. Les Anglais appellent une marache, basking shark. En tout cas, c'est un gros poisson qui peut faire des ravages.

Les pêcheurs d'à l'entour n'avaient sans doute jamais vu une marache et ils ne savaient trop quoi en croire. Elle mangeait les harengs et les maquereaux dans le nijâgan comme si elle était au restaurant Chez Christophe.

Elle n'avait pas l'air maline, mais les pêcheurs décidèrent de s'en débarrasser car elle allait détruire les seines du nijâgan. Armés de fusils, ils s'approchèrent en doris pour attaquer et tuer la pauvre bête sans défense, mais en vain. Les petites balles de .22 n'avaient pas d'effets sur la peau épaisse de cette marache.

Les marins revinrent au rivage chercher des billes de dynamite pour faire la guerre au maraudeur qui se faufilait dans la seine.

Les hommes durent retourner à trois reprises avant de réussir à tuer la marache. Quand j'y pense, ces pêcheurs étaient bien braves d'approcher un tel poisson en doris. Selon Le Petit Courrier, le poisson mesurait 28 pieds de long et 15 pieds de corps. De plus, une gazette anglaise a écrit que la marache pesait 10 tonnes et que 21 billes de dynamite ont dû être utilisées pour venir à bout de l'animal.

Autrefois, les maraches étaient très nombreuses le long des côtes de l'Amérique, mais elles ont tellement été chassées pour leur huile qu'elles sont devenues assez rares. La seule valeur réelle de ces poissons venait de la grande quantité d'huile qu'on trouvait dans leur foie. La marache de l'Anse-des-Blanc, donna assez d'huile pour remplir neuf barils. Le poisson fut exposé sur le bord de la côte pendant plusieurs jours et des centaines de curieux vinrent le voir.

Les pêcheurs et propriétaires du nijâgan étaient Herbie Boudreau, Octave Doucet, Louis Blinn, Edmond LeBlanc et Wilfred Dugas, tous des environs de St-Bernard et de l'Anse-des-Blanc. Je crois qu'ils sont tous morts maintenant, mais les gens parlent encore de la marache de l'Anse-des-Blanc.

Marache : requin

Nijâgan : Mot pris aux Abénaquis. Le nijâgan est construit sur le principe de la madrague avec laquelle les pêcheurs de Sicile prennent le thon, avec cette différence qu'il n'y a pas de câble. Le nijâgan est constitué de pieux attachés les uns aux autres au moyen de liens d'osier ou de bois flexible.

Seine : n.f. s'écrit aussi senne. Filets disposés en nappe et formant un demi-cercle.

D'à l'entour : forme vieillie d'alentour

Maline : maligne

Billes de dynamite : bâtons de dynamite



Un pêcheur et son jeune fils dans une doris à l'intérieur du nijâgan de l'Anse-des-Blanc vers 1920.

La belle Baie Sainte-Marie, mère de l'Acadie

par Raymond E Comeau de St-Alphonse

Nos anciens reviennent de leur long voyage,
Sur les flots de la mer, berçant sur ses vagues.
Pour rejoindre leurs amis près de leur village détruit
Et rencontrent une bonne mère. Elle nourrit leur vie.

Elle nous berce dans ses bras, c'est la joie mes amis,
Au grand vent elle ravage et détruit.
Dans son calme elle est sage, c'est notre meilleure amie.
Comme je t'aime ma belle Baie Sainte-Marie.
Comme je t'aime ma belle Baie Sainte-Marie.

Les beaux jours dans l'amour sur ses plages,
Nos enfants dans la joie de son sable.
Elle nous lave dans ses vagues. Elle nous nourrit.
Notre bonne mère, la mère de l'Acadie.

Les bateaux s'en vont sur ses eaux,
Nos matelots pêchent le poisson.
Dans les bras de notre mère qui a nourrit notre vie,
Notre bonne mère, la mère de l'Acadie.

Elle reçoit des déchets, touchant dans son coeur,
Un bon jour vient notre malheur,
Pour notre bonne mère, la mère de l'Acadie.
Viennent ses adieux, mais c'est la vie.

La factorie à George

chanson écrite et chantée par Eddie Doucet
(Fish Box Eddie)

Tous les jours j'montions à Digby
Pour ramasser du poisson à couper.
Furai que j'nous en vinrent pour couper le soir,
Dans les temps des bottes de bois et des hommes de fer.

Eh, j'me souvonne quand y avait rinque moi et George
Ça passait vite dans la bâtisse de 8 par 8.
Pour se reposer on ramassait à Digby
Du poisson à bord des bottes pour travailler.

Refrain

Trente-cinq ans d'une factorie à poissons
Ça me semble que ça fait melman longtemps
Eh, j'me souvonne quand toute la nuit j'travailions
Quand George coupait et moi j'skinnais du poisson.

Les trâleux sortient puis nous autres j'coupions
Ça fait point d'suite, faut qu'ça sorte d'icitte.
Deux factories plus tard, ça va encore
C'est une bourme chouse que moi et George j'étions forts.

Factorie :	usine à poissons
Faurait :	fallait
Bottes :	bateaux
Souvonne :	souviens
Melman :	beaucoup, drôlement
Skinner :	enlever la peau du poisson
Trâleux :	anglais trawler, dragueur
Boune chouse :	bonne chose. Il y eut au XVIe siècle, en France, dispute entre les partisans des sons o et ou. Certains grammairiens voulaient un o dans homme, pomme; d'autres voulaient conserver un ou: houmme, poumme, boune, etc. Ce fut finalement les non-ouistes qui l'emportèrent en 1660. En Acadie, comme on se trouvait en dehors de ce champ de bataille, on a continué à ouer. (Ephrem Boudreau, Glossaire du vieux parler acadien).

L'ouragan

par Eddie Doucet (Fish Box Eddie)

Le Bas-de-la-Rivière est un village droit sur le bord de la côte. Du vent, on en a tous les jours. C'est rien de curieux pour nous autres ici. La mer est toujours là, on la voit en se levant le matin et en se couchant le soir. Mais, cette journée du 2 février 1976, il y avait un vent et une mer peu ordinaires.

Le matin du 2 février, tout était normal. Il ventait une petite brise d'une vingtaine de milles à l'heure. Mais, vers dix heures de l'avant-midi, il commença à venter fort. Le vent s'élevait de plus en plus. Je m'apercevais que la mer était en train de monter plus haute que d'habitude, près de 8 pieds ! Pourtant, c'était seulement les petites marées ce jour-là. Quelques-uns pensaient que c'était un raz-de-marée qui faisait monter la mer si haute. On ne le sait toujours pas.

Une chance que c'était une petite marée car si cela avait été les grandes, la mer serait venue jusqu'y à notre logis. Et celui-ci n'est situé qu'à 70 pieds de la falaise. Le vent venait de la mer, de l'ouest. Il montait de la Baie.

J'allai vérifier le bateau à homards et l'usine. Comme tout semblait en ordre, je m'en revins au logis. Le vent continuait à prendre de la force. Je m'adounni à regarder dehors et je vis la boîte à viande de Benoît qui traversait les jardins en roulant. Il possédait une grosse boîte en arrière de son camion, où il mettait de la viande pour la vendre de porte en porte. La boîte à viande s'en venait à plomb pour mon auto et celle de mon garçon. Par un coup de chance, une saute de vent fit passer la boîte juste entre les deux autos.

J'avais sur mon terrain un petit garage et une cabane en acier de 12 pieds par 12 pieds installée sur un plancher de ciment. je vis le vent soulever la cabane dans les airs. Le plancher de ciment retomba mais la cabane continua son chemin dans les airs du temps semant son contenu ; la tondeuse, les outils, les râteaux... Il y en a encore des morceaux éparpillés dans le jardin.

Je me décidai de retourner voir au quai. Je ne pus m'y rendre en auto à cause des roches que la mer avait emportées dans le chemin. Les fortes houles avaient garroché des roches sur les terrains en avant des maisons. La mer montait même par dessus le chemin principal

J'avais le vent dans le dos. Je pense qu'il ventait à plus de 100 milles à l'heure. Je vous dis que ça ne me prit pas de temps à me rendre au quai à pieds. Une fois arrivé, je vis que les bateaux à homards flottaient même si on les avait hâlés haut. Ils se heurtaient les uns aux autres. Plusieurs étaient endommagés. Les planchers de l'usine de poissons avaient éclaté. Imaginez, des planchers de béton renforcés de gros bois... Ça fait peur quand j'y pense, la force de la mer! Le quai était coupé en deux. En fait, il manquait la moitié du quai ! Les boîtes à poissons sortaient de l'usine et s'en allaient à la mer. Le phare sur la dune était tombé.

Le pire dans tout ça, c'est qu'on ne pouvait rien faire ! On ne pouvait même pas avancer. La mer nous aurait emportés à l'eau. On pouvait seulement regarder ce phénomène qui se déroulait sous nos yeux. Tout le monde regardait. Les gens ne savaient pas quoi dire. Ils avaient peur parce qu'ils ne savaient pas si le vent allait augmenter ou se calmer.

Antoinette, ma femme, et les enfants décidèrent d'aller voir dehors. Ils n'avaient pas peur. Ils ne pensaient pas au danger. Ils furent surpris de voir tout le ravage. Alors, ils s'en retournèrent pour prendre garde au logis. Mais, comment prendre garde au logis ? Que faire ? On se sentait tellement impuissant devant les forces de la nature. La tempête était en charge ce jour-là.

Après la tourmente, une femme de Comeauville avait ramassé des barils de grosses coques et des palounes pour les embouteillées. Les palounes ne vivent pas très creux dans le sable, alors la mer les avait dégrattées et emportées en haut de la plage. Malgré le dommage, certaines personnes avaient réussi à profiter de l'ouragan. La mer avait poussé les homards tout le long de la côte. On pouvait les ramasser dans des charrettes à boeufs à la pelle puis on les montait en haut dans les champs.

Les effets de la tempête se sont faits ressentir pendant près de 10 jours. Une panne d'électricité nous quitta sans chaleur et sans moyen de nous faire à manger. On restait à la cave parce qu'il y avait un petit poêle à bois. Les poteaux et les fils électriques étaient tout à bas. On restait assis autour du petit poêle à la cave toute la journée et le soir on montait se coucher dans des lits froids. Un soir, je m'étais couché avec mon chapeau sur la tête pour essayer de me réchauffer.

Les vieux du village n'avaient jamais vu une tempête comme celle-ci. Il y avait bien eu un ouragan 100 ans auparavant, en 1876, mais il y avait eu moins de dommage. Bien sûr, il y avait moins à détruire dans ce temps-là car il n'y avait pas autant de bateaux et d'usines qu'aujourd'hui.

La tempête de '76, on en parle encore, surtout le 2 février de chaque année.

Adounni :	adonna
Saute :	un coup de vent
Crampognait :	attrapait
Garrochait :	lançait
Prendre garde au logis :	prendre soin de la maison
Grosses coques :	grosses palourdes
Palounes :	palourdes
Dégratter :	déterrer
Quitta :	laissa
Tout à bas :	tombé



La mer qui ravage le quai au cap Sainte-Marie

Noyade...deux jeunes

par Eddie Doucet (Fish Box Eddie)

La mer nous donne beaucoup, c'est une partie positive de la nature. Elle nous fournit un moyen de gagner notre vie. Elle possède aussi un côté cruel car elle nous prend et nous enlève des choses précieuses comme la vie de personnes qui nous sont chères.

Il y a longtemps, deux jeunes garçons du Bas-de-la-Rivière s'amusaient à faire des petites bournes à homards qu'ils tendaient pas trop loin de la côte. Les bournes mesuraient environ 2 pieds carrés construites avec des restes de planches que leurs pères n'utilisaient plus. Ils amanchaient des ournions juste comme dans les grosses bournes. Ils ne pouvaient pas vraiment attraper de homards avec ces bournes-là, elles étaient trop petites. C'était rien que pour s'amuser, pour faire passer le temps le soir après le souper.

Un soir, ils furent lever les bournes en bachot. Je me souviens que ça se passait pendant le Carême parce que dans ce temps-là, on disait le chapelet après le souper. Toute la famille s'agenouillait dans le salon. Ma mère récitait le chapelet et nous autres, on répondait. En regardant par la fenêtre, on pouvait voir les deux jeunes qui trafiquaient avec leurs bournes, en bas à la falaise. J'avais seulement 9 ans, mais je m'en souviens.

Ces deux jeunes-là avaient peut-être déjà dit leur chapelet. Certaines familles soupaient plus tôt et récitaient le chapelet tout de suite après le souper pour s'en débarrasser, aux alentours de six heures.

Un troisième jeune, mon frère Auguste, n'était pas avec eux ce soir-là car, pour une raison ou une autre, il avait été puni et n'avait pu aller rejoindre ses amis.

Vers le soir, il braquit à faire noir et les jeunes n'étaient pas encore revenus. Les hommes du village partirent à leur recherche, mais en vain. Comme la nuit était tombée, il fallut attendre la levée du jour pour poursuivre les recherches. Le lendemain matin, le père d'un des jeunes les trouva sur la côte. La mer les avait apportés à terre. J'ai entendu dire qu'il y en avait un de crampougnié sur le géémon.

On ne saura jamais ce qui s'est passé. Comme le bateau était petit, peut-être que les garçons se sont trop penchés en montant les bournes et le bateau a sans doute chaviré. Un bachot est moins stable qu'un doris qui a le fond plus rond et roule mieux sur les vagues.

Bien sur, personne ne le sait. Personne ne les a vus. Mais, pour sûr le bateau a chaviré parce qu'ils sont tombés à l'eau. En plus, ils ne pêchaient pas très loin de la terre, pas plus de 400 pieds. C'était pas loin...

Ils étaient juste sortis pour s'amuser, le soir après le souper

Bournes :	trappes ou cages à homards
Amanchaient :	arrangeaient
Bournions :	sacs brochés qu'on met à l'intérieur des cages à homards et dans lesquels s'emmailent les homards.
Bachot :	chaloupe
Trafiquaient :	s'amusaient, bricolaient, tripotaient
Braquit :	commença
Crampougner :	cramponner, agripper
Doris :	petite embarcation à rames qu'on trouve dans les provinces atlantiques



La Butte vers 1914. Au quai, les petites doris, les boîtes à homard, un bateau en construction et des cabanes de pêcheurs.

Tout a changé dans la pêche pour le mieux

Par Raymond Comeau de la Rivière-aux-Saumons

Il y a eu beaucoup de changements dans la pêche au cours des vingt-cinq dernières années. Nous autres, les pêcheurs d'autrefois, nous n'avions qu'un compas pour nous aider à naviguer. Il fallait étudier le compas quand il faisait beau et qu'on pouvait voir la terre. Quand la brume arrivait, nous savions wènement bin où nous nous trouvions.

Le beurgot de brume du Cap Sainte-Marie nous aidait à nous retrouver. Nous prenions des marques ues à terre, comme des bouchures, un certain chemin, un arbre haut et tordu ou l'Église des Concessions. L'équipement moderne a changé tout ça, on n'est pas inquiet quand il brume aceteure.

Les coûtanges et le prix du poisson ont aussi beaucoup changé. Quand je faisais la pêche aux homards en dernier, c'était pas trop payant. Les homards se vendaient 12e ou 15e la livre. Quelquefois, pendant l'été, il fallait que je me rende à Halifax charpenter pour payer les factures que j'avais amassées pendant l'hiver à la pêche.

Il y a longtemps, la licence à homards coûtait 30\$, maintenant elle coûte 1 800\$. Je pense que le gouvernement aurait pu la hausser petit à petit, de 200\$ ou 300\$ par année au lieu de le faire d'un seul coup.

Quand j'avais mon propre bateau de pêche, il n'y avait pas trop de dépenses d'entretien. Pour 5 \$ d'essence, du gaz noir, on pouvait pêcher toute la journée. L'abouette ne coûtait pas beaucoup non plus parce que nous allions gratter nos coques pour l'abouette à la morue qu'on pêchait à la ligne. Nous les trouvions pas loin, juste en bas du Passage, à la grande batture du Pont des Belliveau. Là se trouvait le Lurcher, un bateau de surveillance rouge, ancré en dehors de la batture, à 20 milles au nord-ouest de Yarmouth. Le Lurcher appartenait au gouvernement et il avertissait les gros bateaux qui s'approchaient trop de l'écueil car l'eau n'était pas profonde et les bateaux auraient pu s'échouer.

Je fabriquais mes propres cages à homards. Je payais 1\$ pour le bois que j'achetais chez Bernard à Simé. Je brochais moi-même les bourmions. Les femmes nous cousaient des sacs à abouette avec des sacs de patates et de la jute. Des fois, les puces de mer rongeaient les sacs, mais en général ils duraient longtemps.

Nous attrapions régulièrement des morues, des chancres ou des beurgots dans les cages à homards. Nous les laissions sur le quai pour ceux qui en voulaient. Dans ce temps-là c'était de la misère à les bailler, aceteure c'est de la misère à les acheter, tellement c'est cher. Par exemple, nous pouvions acheter des petits morceaux de poisson salé chez Walter Deveau pour 5e la livre. Aujourd'hui, ils se vendent 1,50\$ la livre.

Autrefois, nous n'allions pas à la pêche le dimanche car le prêtre l'interdisait. Si nous y avions été, le dimanche suivant, le curé en aurait parlé durant son prône. Et il nous aurait sans doute nommé... Nous n'avions pas vraiment peur du prêtre, c'est juste que nous faisons tout ce qu'il disait. Nous l'écoutions pour ne pas être nommé à la chaise. Je crois bien que la religion a aussi changé, par exemple, je possédais une médaille bénite par le prêtre à bord du bateau.

Dans mon temps, nous faisons la pêche à la clarté du fanal. Nous pêchions les harengs la nuit quand ils montaient vers le faîte de l'eau. La clarté du jour les faisait descendre plus bas, vers le fond. Tous les pêcheurs sortaient la nuit pour pêcher le hareng. Chaque bateau utilisait deux fanaux à propane et la Baie était illuminée comme une petite ville.

Pour pêcher le hareng, nous utilisions parfois deux seines, bout à bout, en arrière du bateau et les harengs s'y emmaillaient. Nous haussions la seine à la main et nous démaillions les poissons toute la nuit. Nous havrons au Cap Sainte-Marie le matin et nous dormions toute la journée quand le temps le permettait.

Il y avait du poisson en masse pour tout le monde. Les choses ont bien changé.

Wênement bin:	drôlement bien, beaucoup
Beurgot de brume:	Corne de brume. Porte-voix, sorte de trompe marine faite, le plus souvent avec une corne de boeuf et servant à appeler. Nous disons hucher du beurgot.
Marques:	repères
Bouchure:	clôture
Aceteure:	à cette heure, maintenant
Coûtanges:	dépenses
Abouette :	appât
Gratter les coques :	déterrer les palourdes
Bourne :	cage ou attrappe à homards
Bournions:	sacs brochés qu'on met à l'intérieur des cages à homards et dans lesquels se prennent les homards.
Chancre:	crabe ou écrevisse
Beurgot:	un escargot de mer
C'était de la misère à les bailler, aceteure c'est de la misère à les acheter:	c'était difficile de les donner, maintenant c'est difficile de les acheter
À la chaise:	en chaire
Faîte :	le dessus
S'emmailler:	se prendre dans les mailles d'un filet
Démailler :	enlever des mailles d'un filet
Havrer :	ancrer

Le feu sur la mer

par Edouard Melanson

Une fois, le feu a pris à bord du Lady Comeau sur un tuyau au dessus du moteur. J'étais à l'avant à l'appareil de levage pour embarquer la drague quand l'huile du moteur a volé sur le tuyau chaud et le feu a pris. Le tuyau d'échappement reste toujours chaud quand le moteur est en marche. Des fois, il est rouge comme des braises.

C'est la seule fois où j'ai eu vraiment peur à bord d'un bateau. J'étais assez saisi que je ne pouvais pas bouger. Immédiatement, je me suis souvenu d'un autre incendie à bord d'un bateau plusieurs années auparavant.

Quand j'étais jeune, je faisais la pêche aux homards avec Léger Bourque. C'était la nuit et nous étions seuls sur l'eau. Il nous restait encore une douzaine de bournes à jeter à l'eau. Le bateau devait revenir au quai les chercher et je devais remplir le réservoir à essence pour être sûr de pouvoir faire la navette sans problème.

Comme je n'avais pas d'entonnoir pour remplir le réservoir, du gaz coula dans le fond du bateau sans que je meen aperçoive. Le moteur se mit à avoir des ratés et des étincelles éclatèrent. POUF ! POUF ! Tout était en flammes! On se mit à garroche de l'eau sur le feu et peu de temps après on finit par l'éteindre. J'avais eu peur !

Bien des années plus tard, à bord du Lady Comeau, les flammes sortaient des tuyaux et s'élevaient plus hautes que la timonerie. On ferma toutes les portes avec des toiles pour empêcher l'air de rentrer. On resta au moins trois heures comme ça avant d'ouvrir les portes. Le bateau de la garde côtière naviguait autour au cas où on aurait dû abandonner le navire, mais le feu finit par s'éteindre de lui-même.

L'équipage avait eu peur car il y avait une douzaine de batteries tout près du feu. Si elles avaient explosées, on aurait perdu l'électricité, le téléphone, l'éclairage, la réfrigération et le chauffage. Sans batterie , tu n'as rien.

Alors c'est pour vous dire, les feux en mer, j'aime pas ça!

Bournes cages ou trappes à homards

Garrocher lancer, tirer

Noyade. «Faulait que que ca fit comme ca»

par Edouard Melanson

J'ai deux frères qui se sont noyés en mer. J'avais dix ans quand le premier, Augustin, s'est noyé le 20 décembre. Ils étaient deux, Augustin et son ami, Walter à Ernie. Ils étaient sortis en bachot, en punt, un petit bateau à fond plat.

Il soufflait une brise à bournes ce jour-là. C'est comme ça qu'on appelle les vents qui rapportent les bournes à terre. Il ventait trop fort pour aller à la pêche et les pêcheurs étaient restés à terre. Mais, Augustin et Walter avaient des bournes de tendues par le bout du quai, pas trop loin.

Dans l'après-midi, des pêcheurs les virent là, sur le quai. Probablement, qu'ils avaient décidé d'aller hausser leurs bournes pour les homards. Personne ne le sait vraiment, mais des pêcheurs les avaient vus. Un des pêcheurs, Ernie Thimot, les avait déjà arrêtés une fois leur disant qu'il ventait trop pour sortir. Après les avoir avertis, il s'en retourna dans sa cabane.

Une demi-heure plus tard, quelqu'un vint lui dire : "Ils sont à la mer!" Ernie lui répondit: "Ils sont à la mer ? Quoi ce que tu veux dire, y sont à la mer ? je leur ai dit de n'point y aller !" Ils venaient juste de chavirer. Ernie sortit sur le quai et comme de fait, il les vit à la mer.

Mon frère avait réussi à nager jusqu'à terre. Il était bon nageur, mais c'était plein de goémon et les vagues atteignaient de 7 à 8 pieds de hauteur. Il tombait, il se relevait. Eau atteignait le haut de sa poitrine. Il se rendait jusqu'au bord, mais quand les vagues descendaient, il tombait de nouveau. Finalement, il fut emporté par le goémon et la force des flots.

Mon deuxième frère, James, s'est noyé la veille du 24 mai sur les Barres de la Pointe, de l'autre côté de la Baie. Lui et ses compagnons de pêche étaient venus du Passage pour deux ou trois jours. Ils étaient sortis le soir pour faire un tour en bateau avec des amis d'à l'entour. C'était un beau soir de printemps et ils voulaient simplement aller à la pêche après le souper. Mais, comme c'est souvent le cas à la Baie Sainte-Marie, la brume se leva.

En revenant au village, ils ne pouvaient quasiment rien voir. Ils passèrent devant le quai sans le voir ! Ils furent se heurter aux écueils, s'accrocher sur le bout des barres dans les rochers. Mon frère tomba dans un trou d'eau et ne put s'en sortir. C'était pourtant tout proche de la terre. C'est juste pour dire qu'un bateau ne fait pas toujours naufrage en haute mer. Ça peut arriver tout près de chez vous.

On ne peut dire comment va arriver la mort. Même si j'ai perdu deux frères à la mer, cela ne m'a jamais découragé d'aller sur l'eau. je n'ai jamais pensé que j'allais me noyer. Pour mes frères, fallait que ça se fit comme ça...

Fallait que ça se fit comme ça : fallait que ça se passe comme ça

La peur

par Edouard Melanson de Meteghan

Des fois sur la mer, on peut avoir peur. Les tempêtes s'élèvent sans avertissement. Les pires tempêtes se passent pendant l'hiver quand le vent souffle de l'est ou du nordet.

Une fois en mer, si on est pris dans une tempête, on reste quatre ou cinq jours sans pêcher, mais on ne peut pas revenir au port parce que le vent briserait tout. On est obligé de rester là et d'attendre que la tempête se calme. On n'ancre pas le bateau, on est à la dérive, à la merci du vent et des flots. Toutes les cinq ou six heures, on se remet sur la bonne route et on attend que la tempête passe.

Si on fait naufrage, les bateaux sont équipés de matériel de sauvetage comme des doris, des radeaux avec des troussees de premiers soins et de la nourriture. Un radeau peut accommoder environ cinq personnes.

Moi, je ne sais point si je voudrais embarquer dans un radeau si le bateau commençait à couler, surtout quand il fait froid. On peut seulement vivre quatre ou cinq heures dans un radeau ouvert aux éléments en février quand il fait en bas de zéro. Il n'y a presque aucune façon de passer à travers un tel supplice. Si le bateau coule avec toi à bord, tu pâtiras moins longtemps que si tu restes dans le radeau.

Je, me souviens un soir, à bord du Lady Comeau, un dragueur de pétoncles. Il ventait de 35 à 40 milles à l'heure, ce n'était pas encore sérieux. La question était : «Allons-nous arrêter ou allons-nous tchinde à aller?» Tout à coup, une bourrasque de vent et de neige nous frappa de plein fouet. On devait se grimper sur les câbles et les poulies pour ne pas être emporté à la mer. Tout ce qui n'était pas attaché sur le pont partait avec les vagues. L'eau embarquait par dessus les rambardes tellement ça berçait. Heureusement, ce dragueur possédait un câble qui allait de la timonerie jusqu'au mât pour aider à traverser le bateau d'un bout à l'autre. On se tenait après le câble quand ça roulait trop.

On se sent rarement seul sur la mer. Les marins s'entraident toujours si un bateau est en misère. Une fois, un bateau de la Hollande prenait de l'eau, tout près de nous. Nous avons arrêté de pêcher pour être prêts à les aider si nécessaire. Peu de temps après, un hélicoptère arrivait sur les lieux avec une pompe.

Cuisinier sur la mer

par Edouard Melanson de Meteghan

J'ai été cuisinier à bord d'un dragueur pendant 25 ans. Je préparais la liste des provisions pour un voyage d'au moins 12 jours sur les Bancs George ou Brown, environ 350 milles de la côte. Nous étions presque toujours 16 hommes d'équipage. Je devais préparer la liste soigneusement pour ne pas manquer de vivres en route.

Je servais le gros repas à l'heure du midi. Des côtelettes de porc, un rôti de boeuf ou des biftecks. Ironiquement, les pêcheurs mangent beaucoup de viande. Il n'est pas permis de garder du poisson que le dragueur pêche, alors si je voulais servir du poisson, je devais m'en procurer au magasin avant de partir au large. Je préparais aussi les desserts et les gâteaux, et tous les jours, je faisais du pain.

Je travaillais dans une belle cuisine contenant tous les appareils modernes. Même si le bateau mesurait 98 pieds, la cuisine était toute petite, mais tout était à portée de la main. J'appelle ça une cuisine bien planifiée.

Le cuisinier travaille de longues heures, même plus longues que les pêcheurs. Je me levais vers 4 heures moins vingt et je préparais le déjeuner. Comme je n'avais pas d'assistant, je devais tout faire seul, même la vaisselle.

Souvent, lorsque la mer était agitée et houleuse, il était difficile de garder les assiettes sur la table et de servir la nourriture. En fait, il y avait des journées où je ne pouvais simplement pas cuisiner. Si la mer était trop mauvaise pour pêcher, elle l'était aussi pour faire à manger. Quand cela se produisait, je servais des poulets rôtis et l'équipage se servait lui-même.

Certains jours, même les marins avaient le mal de mer. Moi, ça me prenait quelques jours à m'habituer aux mouvements de la mer. Finalement, mon estomac s'adaptait au bercement du bateau. D'autres fois, c'est le sommeil qui m'échappait. Les premiers jours, je ne dormais pas beaucoup, mais à la longue, je m'habituais au bruit et à la routine.

Quand je revenais à terre, j'appréciais les repas que mon épouse me préparait et je me reposais pour le prochain voyage.

La pêche dans ce temps-là

pas Stanis à Jim Comeau, Meteghan

La pêche a beaucoup changé au cours des 40 ou 50 dernières années. Quand j'ai commencé à faire la pêche, c'était encore de la vieille façon. Il n'y avait pas de radar, de sonar, de radio ou de câble de nylon.

J'ai commencé à l'âge de treize ans dans un petit bateau, à l'aviron. Les homards se vendaient 35 cents la livre. Mais, c'était encore mieux que mon père qui lui les vendait à 5 cents le morceau.

Nous mettions les attrappes sur le bord de la côte, pas très loin dans la Baie Sainte-Marie. Je vendais mes homards à Urbain Belliveau qui venait les ramasser tous les soirs. D'autres pêcheurs allaient un peu plus loin. Ils sortaient du Cap Sainte-Marie le matin et s'en revenaient dîner, puis ils ressortaient à l'autre étale quand le courant était faible. Les pêcheurs montaient les attrappes à homards à la main dans ce temps-là.

Avant la guerre, beaucoup de gens faisaient la pêche. Pendant la guerre (39-45), les hommes ont presque tous commencé à travailler au chantier maritime à construire des bateaux. Il ne restait que quelques pêcheurs à Meteghan dont mon père, Jim à Thélesphore, mon oncle Jules, mon oncle Edouard, Émile à Caesar, Delbé à Léander, Edmond à Docité, Melbourne à Monique, Willie à Hilaire, Lézin, Wallace Thimot et Charlie à Dick.

Puis après la guerre, dans les années 50, la pêche au thon est devenue très populaire. Des équipes de pêcheurs venaient de partout dans le monde pour participer au Tournoi de thon au Cap Sainte-Marie.

La pêche ne payait pas beaucoup dans ce temps-là. Je me souviens en 1977, certains pêcheurs ont dû emprunter de l'argent pour faire Noël. Mais après ça, de 1980 à 1990, les poissons tombaient dans les bateaux comme des seaux d'eau. À Meteghan, les pêcheurs avaient déchargé tellement de goberges sur le quai qu'il y en avait trois pieds d'épais sur toute la longueur du quai. Un tas de goberges a simplement pourri sur place.

À l'usine de poissons chez Louis à Monique, il y en avait quatre pieds d'épais sur le plancher de l'usine. Le poisson n'était pas mis dans des grosses boîtes grises en plastique comme aceteure, le poisson était déchargé à plomb sur le plancher.

Et puis, il y avait des sniffeux dans les usines pour sentir si la goberge était bonne ou mauvaise. Les dirigeants d'usines embauchaient des gars pour aller sentir le poisson avant de le couper.

Un pêcheur qui havrait avec 500 000 livres de poisson se comptait chanceux s'il pouvait en réchapper 5 000 livres. Comme il n'y avait pas de glace pour garder les poissons frais, le reste était transformé en engrais. Autrefois, la vie de pêcheur était dangereuse parce qu'il n'y avait pas d'équipement de sauvetage comme aujourd'hui. Les marins se grimpaient sur l'ancre pour se sauver. La majorité des marins ne pouvaient pas nager, mais à quoi bon? Si quelqu'un tombait à l'eau, il était condamné à l'avance tellement l'eau de la mer était froide.

Attrappes:	cages à homards
Etale:	sans mouvement, immobile. Mer étale : entre deux marées
Aceteure:	à cette heure, maintenant
Sniffeux:	personne embauchée pour sentir le poisson
Havrer:	entrer au port, ancrer
Se grimper:	s'agripper



La mer à l'Anse-des-Belliveau, à la Baie Sainte-Marie.

Sur la mer

par Blanche Comeau, La Butte
janvier 1997

Ô toi, Baie Sainte-Marie
Tantôt tranquille, tu brilles
Comme des milliers de diamants.
Demain enragée comme l'ouragan.

Donne à nos amis Acadiens
Le fruit précieux comme dans le passé
Pour qu'ils puissent vivre, servir, aimer
Leurs familles, leur communauté

Maintenant c'est le repos
De cette mer autrefois abondante.
Que sera demain ?

Les Acadiens peuvent attendre.
Ils ont beaucoup d'espoir, d'espérance
Et le coeur en or.

Les beaux jours reviendront.

Ainsi soit-il.